

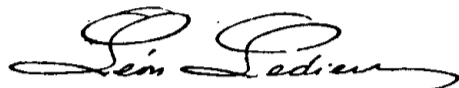
soirées sont fraîches, il faut s'encabaner tôt. La bise a déjà mordu quelques fleurs tendres, et les vacances sont finies, adieu l'été ; la terre va se reposer, puiser des forces nouvelles pour l'an prochain et l'homme va travailler, toujours travailler, trop heureux encore d'avoir du travail !

. L'autre soir, on en était arrivé à parler—vous savez comment s'enchaînent les sujets d'une conversation pendant une veillée—on en était arrivé à parler de l'immortalité de l'âme, et Dieu sait où nous nous serions rendus, si une réflexion de X... ne nous avait ramenés brusquement à terre :

X... dit cela d'un air très convaincu, sans se douter que Guibollard, sur le point de mourir, l'avait devancé :

—Je ne crains pas la mort... Seulement, je trouve que la Providence a mal arrangé les choses. Ainsi, je préférerais de beaucoup qu'on enterrât mon âme et que mon corps fût immortel !

Pauvre Guibollard !



A BATONS ROMPUS

Je n'ai certainement pas la prétention, tout comme Mlle Couédon, surnommée l'ange Gabriel, ou, tout comme tant d'autres de la même fabrique, de tirer la bonne ou mauvaise aventure aux naifs, mais je crois qu'avec un peu de flair on peut prédire bien des choses.

Ainsi, il y a un an à peu près, une Pythonisse du trépied prédisait au marquis de Morès qu'il mourrait à l'étranger d'une mort violente.

Étant donné le caractère et les goûts aventuriers du marquis de Morès, la prédiction s'est accomplie.

Donc, rien de plus naturel. Moi, je prétendais, —notez bien que je ne prédisais pas,—il y a quelques mois, dans ce même journal, que certains journaux, nés avec les premières feuilles du printemps, tomberaient avec les feuilles d'automne.

Mon pressentiment était juste. Ainsi, après *La Revue Nationale*, malheureusement disparue, et ce n'a pas été par manque de férolement dévoué et patriotique, *La Feuille d'Erable* et *Le Soir* viennent de subir le même sort. Combien d'autres vont-ils les suivre ? C'est ce que l'avenir nous apprendra.

Pour le moment, contentons-nous de saluer respectueusement les disparus, car tous ceux qui meurent sur la brèche, armes en mains, méritent l'admiration et le respect !

.

—Chose étrange !—me disait ces jours-ci quelqu'un, on dirait que vous prenez plaisir à la chute des journaux.

—Loin de moi cette pensée répondis-je, car le sentiment qui m'anime à l'apparition d'une nouvelle feuille est toujours un sentiment de crainte pour le hardi novateur.

—Pourquoi ?—Parce que *on ne lit pas assez* dans le pays français de la Nouvelle-France ; parce que, généralement, *on ne supporte pas assez* ce genre d'entreprise. Ainsi, vous voulez fonder un journal, vous en parlez, et chacun vous y engage. Quand vous avez adressé quelques semaines de votre journal à vos admirateurs et que le quart d'heure de *Rabelais* est arrivé macache, ces gens là vous répondent en anglais : *I have no money.*

Les Anglais, eux, bien plus pratiques surtout quand ils ont étudié la question, vous disent, si elle est à leur profit : *It is the money.*

Voilà pourquoi on voit beaucoup de feuilles françaises faire naufrage, tandis que les feuilles anglaises naviguent.

.

Et je vous en parle par expérience, moi qui ai créé dans le pays deux feuilles qui ont eu le sort des jour-

naux suscités, avec cette différence, toutefois, que l'une est passée dans le domaine et la possession anglaise. Voici comment. Ayant fondé, à Québec, un journal militaire, en anglais et français, intitulé : *The Canadian Military Review*, ou *Revue Militaire Canadienne*, je fus, par quelques Anglais francophobes, mis à pied, mais comme cette revue était nécessaire et utile, les Anglais, toujours très pratiques, en ont fait une publication essentiellement anglaise, et depuis elle vit.

Cela revient à dire que, pour les affaires, les Anglais re rappellent toujours le mot de la bataille de Pavie : "Après vous, messieurs les Français." Oui, après vous si l'affaire est bonne, car rarement ils la commencent.

.

Un autre échec au succès de toute nouvelle publication française, c'est que non seulement nous ne lisons pas, comme je le disais tout à l'heure, autant que les Anglais, mais en outre il y a beaucoup de Canadiens-français qui, pour faire genre, lisent plutôt les journaux anglais. Par contre, peu d'Anglais achètent, favorisent, lisent les journaux français. Enfin, et comme conclusion, les Anglais s'en tiennent aux journaux qu'ils ont, sachant qu'ils en ont juste assez pour s'instruire de la littérature et de la chose publique, tandis que nous autres nous envahissons le marché, alors qu'il n'y a pas d'acheteurs, ou lançons des journaux quand il n'y a pas de lecteurs.

Soyons donc comme l'Anglais, n'obligeons pas notre estomac à manger deux livres de roastbeef quand il n'en peut supporter qu'une.

.

Je n'ai certainement pas le droit de tomber sur les journalistes, mais en attendant qu'on tombe sur moi, ce qui me pend au bout du nez,—je vais, pour l'honneur du journalisme, dire ceci. Beaucoup de journaux plagient, copient certains articles venant de journaux français, et se contentent, quand ils le font, de signer du nom de l'auteur sans mentionner le journal, ce qui peut faire supposer que l'article a été spécialement écrit pour ceux qui copient.

C'est un manque de bonne foi, de délicatesse.

Ainsi, *Le Canard*, du 5 septembre, donne un article intitulé : *Le bouquet électoral*, dans lequel il substitue le nom de M. Laurier à celui de M. Faure, président de la République.

Cet article est d'un journal français de France : *Le Figaro*.

Or, donné comme il est donné ici, c'est un vol manifeste.

Voilà pourquoi, un cocher de place qui venait de lire dans le même *Canard* ce qui suit :

"Dédié aux nouveaux ministres. Ce qui manque au parvenu, c'est de savoir montrer son bonheur avec goût."

Ce cocher, dis-je, s'est écrié.

"Si le pékin qui a écrit cette grossièreté était mis à la porte de la salle, il n'écrirait plus au hasard."

.

Je sais bien que la langue française, comme l'a si excellemment dit le R.P. Hamon, dans son sermon à l'Alliance Nationale, "est la langue de l'esprit," mais de même qu'on ne peut pas vivre d'amour et d'eau fraîche, n'oublions pas de faire comme les Anglais, tout en restant Français.

.

Puisque le nom de "l'Alliance Nationale" vient de tomber sous ma plume, permettez-moi de vous en parler, non pour faire de la réclame à cette noble institution qui compte les noms les plus éminents à sa tête, mais bien pour vous engager à y entrer et vous dire comment faire pour y être admis.

Je revenais de Longueuil l'hiver dernier, et j'attendais les chars électriques à la traverse. Nous étions à peu près une vingtaine de voyageurs attendant.

Un premier char arrive et, comme j'étais le premier, je prends la rampe du marche-pied et veux monter.

A ce moment, le conducteur, un Anglais, dit : *It is too many passengers, you take the next car.* Et le voilà parti.

Ayant déjà un pied sur le marche-pied, je veux essayer de monter, mon pied glisse, et pris par la rampe de la marche, je tombe et suis traîné à la remorque du char environ vingt mètres.

Comment suis-je encore de ce monde ? j'en remercie Dieu. Tout ce que je sais, c'est qu'étant à la remorque du char, et tout en essayant de me dégager, j'ai fait les réflexions philosophiques les plus abracadabrantes, et que, miraculeusement dégagé, je me suis trouvé sur pied sans la moindre égratignure.

Et, comme de coutume, le monde de s'élançer vers moi... après.

—Vous êtes vous fait mal ?

—Au contraire.

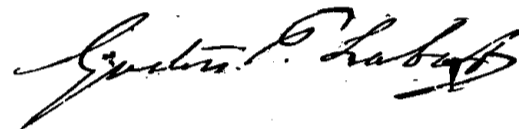
—Comment avez-vous fait ?

—Je vais recommencer, si cela peut vous faire plaisir.

—Mais vous allez faire arrêter le conducteur, car c'est de sa faute.

—Comment voulez-vous que je fasse arrêter le conducteur, lui qui n'a pas voulu... arrêter le char.

Somme toute, j'en ai conclu, comme je suis en dette avec mon tailleur, qu'il ne faut jamais s'en aller dans l'autre monde avec des vêtements non payés et, le cas échéant, j'ai joint l'Alliance Nationale, laquelle se chargera de tout...



L.-P. BRODEUR, M.P.

VICE-PRÉSIDENT DE LA CHAMBRE DES COMMUNES
(Voir gravure)

M. Louis-Philippe Brodeur, député du comté de Rouville, au parlement fédéral, est né à Belœil, le 21 août 1862. Il fit ses études au collège de Saint-Hyacinthe et son droit à l'Université-Laval de Montréal, où il fut fait bachelier en 1884. Il suivit l'étude de l'hon. M. Mercier et termina son stage sous l'hon. M. C.-A. Geoffrion.

Admis au barreau en 1884, il pratiqua avec M. Edmond Lareau, et depuis la mort de ce dernier est en société avec M. Raoul Dandurand.

Grâce à son travail, à son énergie et à son sens légal, M. Brodeur ne tarda pas à se faire une position enviable et à se créer une jolie clientèle. Il a plaidé, avec succès, devant toutes les juridictions du pays et s'est acquis l'estime du banc et du barreau.

Ses succès dans la politique furent tout aussi rapides. Libéral convaincu, petit-fils d'un patriote tombé sur le champ de bataille à Saint-Charles, il prit part à toutes les luttes de son parti dans le district de Montréal, et, en 1890, il était déjà question de lui comme candidat dans Verchères. L'année suivante, les libéraux de Rouville lui offrirent unanimement la candidature, bien qu'il fût étranger au comté, et, après une lutte très dure, il parvenait à déloger M. Gigault, qui s'était maintenu pendant douze années dans cet ancien château-fort libéral.

M. Brodeur prit une part éminente aux travaux du dernier Parlement. Il s'initia vite à la procédure parlementaire et fréquenta la bibliothèque de préférence à la tabagie.

Aussi, aux élections dernières, ses électeurs, reconnaissant son mérite, l'élevaient par plus de mille voix de majorité—son adversaire perdant son dépôt—et le ministre Laurier le choisissait comme vice-président (*deputy-speaker*) de la Chambre des Communes.

En 1887, M. Brodeur épousa Mlle Emma Brillon, seconde fille de M. J.-R. Brillon, notaire, de Belœil.

Des futilités la mode fait des choses sérieuses, et des choses sérieuses des futilités.—G.-M. VALTOUR.